

portés de cette localité seule à plus de \$76,000, réparties comme suit:

Chenal du Moine.....	\$27,605
De Mademoiselle.....	11,705
Lacs aux Ours.....	9,167
Le Ronde.....	1,183
Ile de Grise, côté nord.....	20,434
Ile de Grise, côté sud.....	7,111
Total.....	\$76,875

CANADA.

Lévis, 28 avril 1865.

DEFENSE DU CANADA.

Les délibérations qui ont eu lieu dernièrement dans la Chambre des Communes en Angleterre, touchant la défense du Canada, ont été sujettes à des appréciations fort différentes de la part de la presse canadienne. Quelques journaux qui ont l'avantage de voir tout couleur de rose, ont la bonne volonté de prendre comme une grande faveur l'offre de £50,000, que nous fait le parlement anglais pour subvenir aux défenses nécessaires pour mettre le Canada sur un pied de défense active. D'autres, et le *Canadian* entre autres, regardent une offre aussi mesquine comme un voile sous lequel le gouvernement Britannique veut cacher le désir qu'il a d'abandonner les Colonies d'Amérique à leurs propres ressources, ou tout au moins son indifférence à ce sujet. Nous ne sommes pas pessimiste, mais cette opinion nous semble la plus juste.

En effet, qu'est-ce que la somme de £50,000 employée à protéger un pays comme le Canada? Qu'est-ce que \$5,000 hommes ajoutés à nos milices canadiennes et disséminés sur une frontière aussi étendue que la nôtre, pour faire face à des voisins belliqueux et aguerris, qui peuvent, à chaque instant, nous jeter cinq ou six cent mille soldats sur les bras? Vraiment, il faudrait avoir une dose de confiance un peu extraordinaire pour s'imaginer que nous pourrions seulement faire un semblant de résistance. "N'importe, nous mourons bravement et les armes à la main, s'écrient nos généraux en herbe, et il est glorieux de s'ensevelir sous les ruines de la Patrie!" Soit; toutes ces déclamations-là sont magnifiques et résonnent admirablement bien dans un discours d'écolier; mais il nous semble que des hommes d'état doivent envisager plus froidement les choses. Dans le cas d'une guerre avec les Etats-Unis, serait-ce de nos propres querelles ou de celles de l'Angleterre que nous aurions à répondre? Aurait-elle été, lors de l'affaire du Trent par exemple, pour nos propres différends, ou pour sauvegarder l'honneur du pavillon Britannique, que nous aurions pris les armes? Notre territoire aurait été alors, comme il le serait aujourd'hui, le théâtre de la guerre, et c'est déjà beaucoup; nos faibles milices iraient se faire exterminer sur nos frontières, et cela pour la seule raison que nous appartenons à l'Angleterre; et celle-ci, nous refusant tout secours ou ne nous donnant qu'une aide insignifiante, serait prête à nous dire: Défendez-vous, si l'on vous attaque! Cela répugne au sens commun, et le Parlement Anglais devrait y songer à deux fois.

Personnes plus que nous n'apprécies les nombreux avantages que nous avons de vivre en paix sous la protection du drapeau d'Albion; mais si cette protection se résume à nous rendre solidairement responsables de nos différends avec les autres nations, sans nous donner, pour cela, les moyens de faire face à ses ennemis, elle équivaut à une sentence de mort;

et suivant nous, ce serait acheter cet honneur un peu cher.

Les canadiens ont prouvé mille fois leur loyauté; nos chambres ont dernièrement voté un million de piastres pour la défense du pays, preuve que nous connaissons notre devoir et nos obligations envers l'Angleterre. De son côté, si l'Angleterre tient à nous, elle doit nous donner les moyens de faire respecter son nom sur le continent Américain; sinon son indifférence en pareille matière ne peut être considérée que comme un dessein arrêté d'abandonner le Canada à ses propres ressources, c'est-à-dire ne lui laisser d'autre alternative que celle d'une annexion avec les Etats-Unis, annexion qui nous serait très-désavantageuse sous les circonstances actuelles.

Peut-être que la présence de nos délégués dans la métropole aura pour effet de modifier les desseins de la politique anglaise à notre égard. Cependant la confiance sans bornes que MM. Cartier et Galt ont souvent manifestée à l'égard de nos ressources et de nos forces militaires, ne nous laisse que peu d'espérance à ce sujet.

Il est bon d'être loyal; mais l'être jusqu'à se jeter tête baissée dans un abîme, ne nous va pas du tout, surtout quand la chose n'est d'aucune nécessité.

L'Angleterre doit nous défendre si elle tient à nous, ou bien nous accorder notre indépendance, ce qui nous empêchera d'être responsables de querelles qui ne nous regardent aucunement, et qui ne peuvent que nous entraîner à une guerre désastreuse et même fatale.

DEPART DES VOLONTAIRES.

Mercredi, a eu lieu le départ de la Compagnie No. 1, des Volontaires de Lévis, composée de 65 hommes, en destination pour la frontière.

A deux heures P. M., les volontaires, sous la conduite du capitaine Nadeau, du lieutenant J. Lemoine et du sous-lieutenant C. Trudel, tous deux élèves diplômés de l'Ecole Militaire, se sont rendus à Québec où l'embarquement devait se faire. Une foule nombreuse les accompagna jusqu'à l'embarcadere, leur souhaitant un heureux voyage, un prompt retour, et leur manifestant toutes sortes de sympathies. Le départ du bateau à vapeur fut salué par des hurrahs frénétiques et les volontaires y répondirent par des cris enthousiastes. La compagnie était escortée d'une garde d'honneur formant partie du même bataillon et comprenant de la compagnie No. 2, composée de 32 hommes commandés par le capitaine Brunelle, l'adjudant Verrault et le sous-lieutenant Nolet, et la compagnie No. 3, composée de 27 hommes, sous le commandement du lieutenant Couchy et du sous-lieutenant Campbell.

Le lieutenant-colonel Blanchet et le major J. Patton jr., étaient aussi présents, ainsi que le capitaine Cass, et accompagnèrent la compagnie jusqu'à Québec.

Arrivés là, les volontaires se rendirent à l'Esplanade où il furent passés en revue par l'Adjudant-Général de Salaberry qui leur fit des compliments flatteurs sur leur bonne tenue et l'habileté avec laquelle ils exécutaient les mouvements les plus difficiles.

Puis, la musique du 17e Régiment en tête, la Compagnie de Lévis et les volontaires de Québec qui devaient s'embarquer en même temps, se rendirent à bord de l'*Europa*. Une foule immense de spectateurs encombraient la terrasse St. Louis, l'embarcadere et les quais adjacents. Les volontaires seraient partis pour la guerre, qu'il leur aurait été impossible d'exciter plus de sympathie.

Nous assistions à leur départ, et nous avons entendu un grand nombre de citoyens de Québec, tous connaisseurs, faire les plus grands éloges des Volontaires de Lévis. Plus

sieurs même allaient jusqu'à leur donner la palme sur les autres compagnies qui s'embarquaient avec eux. Pour notre part, nous les avons justement admirés, et nous leur souhaitons, encore une fois, joyeux voyage et heureux retour.

Hier soir, à 8 heures la compagnie de la Rivière-du-Loup s'est aussi embarquée pour Niagara en chemin de fer. Le capitaine Hayward, le lieutenant E. Hudon et le sous-lieutenant C. Hudon sont chargés du commandement de cette compagnie qui mérite elle aussi des éloges d'autant plus grands que le major Duchesnay ne l'a formée qu'en quelques jours seulement.

Le lieutenant-colonel Blanchet est aussi parti hier, soir, à bord du *Montréal*, pour aller prendre le commandement du 3me bataillon à La Prairie.

M. T. B. PELLETIER.

La mort si soudaine et si inattendue du digne prêtre qui va laisser un si profond souvenir parmi nous, a causé une sensation bien pénible. M. Pelletier, comme écrivain et comme penseur, était sans contredit, l'un des hommes les plus distingués de notre clergé; mais pardessus tout, ses vertus, son zèle et la bonté de son caractère en avaient fait l'ami de tout le monde, et lui avaient attiré l'affection et le respect de tous ceux qui avaient l'avantage de le connaître.

La veille de sa mort, M. Pelletier avait béni le mariage d'une de ses nièces. Après la messe, il dîna avec les nouveaux époux, quoiqu'il se sentît légèrement indisposé. Après le repas, il fut trappé d'une attaque de paralysie, et non d'apoplexie comme on ne nous en avait d'abord informé; et il fut transporté presque mourant, au presbytère de St. Joseph.

Il mourut le lendemain matin à huit heures.

Il fut un saint prêtre, un prêtre selon le Christ: que la terre lui soit légère!

M. l'Abbé Thomas-Benjamin Pelletier était né à Kamouraska le 8 juin 1807. Il fit ses études au Séminaire de Nicolet, fut ordonné prêtre le 18 octobre 1837, et demeura pendant quelque temps comme professeur dans cette institution. Pendant plusieurs années il fut aussi directeur du Collège de Ste. Anne qu'il dota d'un nouveau plan d'études et auquel il rendit les plus éminents services. En 1849, il prit la direction du Collège Masson, à Terreboune; enfin en 1850, le mauvais état de sa santé le força de se retirer dans notre hospice des prêtres invalides, puis chez M. l'Abbé Routier, Curé de St. Joseph. C'est entre les bras de cet ami qu'il a rendu sa belle âme à son créateur.

Ami sincère et dévoué de la jeunesse, nous le savons, M. Pelletier emporte dans la tombe l'affection de tous, et en particulier nos regrets les plus vifs.

Transiit benefaciendo: requiescat in pace.

Ses funérailles ont eu lieu ce matin à St. Joseph de Lévis.

Nouvelles Américaines.

(Par voie télégraphique.)

Nous voyons par les dernières dépêches reçues des Etats-Unis que le département de la guerre à Washington a été informé samedi que le général Johnston avait entamé, le 18, des négociations pour une suspension d'hostilités dans le but de conclure la paix. Le général Breckinridge assistait aux conférences. Mais à une réunion du cabinet samedi soir, l'action du général Sherman fut désapprouvée par le président, le secrétaire de la guerre, le général Grant et tous les membres du cabinet.

Le général Sherman a reçu en conséquence ordre de recommencer immédiatement les hostilités, et de se conformer aux instructions données par le président défunt, le 3 mars dernier. Voici ses instructions contenues dans le télégramme suivant:

Washington, 3 mars 1865.

"Au général Grant.
"Le Président m'ordonne de vous dire qu'il désire que vous n'ayez aucune conférence avec le général Lee, à moins que ce ne soit pour la capitulation de son armée ou pour une question purement militaire. Il me charge de vous dire que vous ne devez pas décider, discuter ou conférer sur aucune question politique, de telles questions étant laissées au Président, qui ne veut pas les soumettre à aucune conférence ou convention militaires. En même temps, vous devez poursuivre vos avantages militaires avec toute l'énergie possible.

(Signé) E. M. STANTON.
"Secrétaire de la guerre."

Le général Grant est parti pour la Caroline du Nord, afin de diriger les opérations contre l'armée du général Johnston.

On dit qu'un grand nombre des officiers de Lee ont déclaré qu'ils ne pourront jamais vivre ni dans le Sud ni dans le Nord et qu'ils vont passer en Europe ou au Mexique.

La chute de Montgomery est confirmée. La ville a été évacuée par les confédérés, le 11, et les fédéraux y sont entrés le même jour.

M. Stanton, le secrétaire de la guerre a informé le général Dix, que l'on avait appris que le meurtre du Président avait été complotté en Canada et approuvé à Richmond. On croit aussi que l'un des assassins, maintenant en prison et qui a tenté de tuer M. Seward, est l'un des maraudeurs de Saint-Alban.

NOUVELLES D'EUROPE.

(Par télégraphe.)

La City of Washington est arrivé d'Europe à New-York le 25 du courant.

La City of London était arrivé à Liverpool le 12 d'avril.

Des avis de Melbourne mandent que le gouvernement s'est brouillé avec le corsaire confédéré *Shenandoah* qui devait recevoir un ordre de laisser le port dès que ses réparations seraient terminées.

Dans les chambres françaises M. Rouvier repousse l'idée d'une guerre entre la France et les Etats-Unis. La première avait gardé une stricte neutralité et le message de Lincoln indiquait, dit-il, un désir de maintenir la paix.

Le ministère portugais a résigné.

Une lettre de Wilkes J. Booth.

Wilkes Booth, l'assassin du Président Lincoln, a déposé, en janvier dernier, une lettre renfermée dans une enveloppe cachetée, et adressée à lui-même, entre les mains de son beau-frère, M. J. S. Clarke, résidant à Philadelphie, en lui disant qu'elle contenait des actions de compagnies huilières et d'autres valeurs. L'enveloppe a été conservée fermée jusqu'après le crime de vendredi dernier. M. Clarke l'a ouverte, et a remis au marshal des Etats-Unis la lettre qui y était incluse. Elle est sans date; mais elle ne peut avoir été écrite postérieurement au mois de janvier, et remonte, suivant toute probabilité, au mois de novembre de l'année dernière. En voici la traduction littérale. Elle restera comme un document historique d'un grand intérêt.

1864.

"Mon cher monsieur.—Vous pouvez faire de cette lettre l'usage que vous jugerez convenable. Mais comme on peut désirer savoir quand, qui et pourquoi, et que je ne sais pas à qui l'adresser, je l'adresse (pour me servir des termes de votre maître):

"A ceux que cela peut concerner (to whom it may concern).

"Raison ou tort, que Dieu me juge, non les hommes. Car, que mon motif soit bon ou mauvais, je suis sûr d'une chose, c'est de la condamnation éternelle du Nord.

"J'aime la paix plus que la vie. Pendant quatre ans j'ai attendu, espéré et prié pour que les nuages sombres se dissipent, et pour le retour du soleil dans son ancienne lumière. Attendez plus longtemps serait un crime. Tout espoir de paix est évanoui. Mes prières ont été aussi vaines que mes espérances. Que la volonté de Dieu soit faite. Je vais voir et partager une meilleure fin.

"J'ai toujours tenu que le Sud avait raison. La nomination d'Abraham Lincoln, il y a quatre ans, signifiait simplement la guerre,—la guerre contre les droits du Sud. Son élection l'a prouvé. Attendez un acte manifeste."

"Où, jusqu'à ce que vous soyez liés et pillés. Quelle folie! Le Sud a été sage. Qui s'avise d'arguments ou de patience quand le doigt de l'ennemi presse la détente? Dans une guerre d'usurpation, moi aussi je dirais: "Le pays, droit ou tort." Mais dans une lutte comme la nôtre (où le frère cherche à percer le cœur du frère), pour l'amour de Dieu, choisissons le droit. Quand un pays comme celui-ci chasse la justice de son sein, il délie la foi de tout honnête homme libre, et le laisse dégoûté de toute obligation de fidélité, agir suivant la voix de sa conscience.

"Peuple du Nord, haïr la tyrannie, aimer la liberté et la justice, frapper le mal et l'oppression, tel est l'enseignement de nos pères. L'étude de notre première histoire, ne me l'a pas laissé, et ne me la laissera jamais oublier.

"Ce pays a été formé pour les blancs, non pour les hommes noirs. Et considérant l'esclavage africain au point de vue des nobles auteurs de notre constitution, je l'ai toujours, quant à moi, considéré comme l'une des plus grandes bénédictions (pour eux-mêmes comme pour nous) que Dieu ait jamais répandue sur une nation favorisée. Témoins jusqu'à présent notre richesse et notre puissance; témoin leur élévation et leur amélioration au-dessus de leur race partout ailleurs. J'ai vécu parmi eux la plus grande partie de ma vie, et j'ai vu moins de grands traitements de maître à homme que je n'en ai vu au Nord de père à fils. Cependant, le ciel le sait, personne ne voudrait faire plus pour la race nègre que moi, si seulement je pouvais voir une voie ouverte à une meilleure condition pour elle.

"Mais la politique de Lincoln ne fait que préparer la voie à sa complète annihilation. Le Sud ne combat pas et n'a pas combattu pour la continuation de l'esclavage. La première bataille de Bull Run a fait justice de cette idée. Ses motifs pour faire la guerre depuis lors ont été aussi nobles et plus grands de beaucoup que ceux qui ont poussé nos pères. Lors même que nous accorderions qu'ils ont eu tort au commencement de cette lutte, la cruauté et l'injustice ont fait que le tort est devenu droit, et ils se dressent maintenant, devant l'étonnement et l'admiration du monde comme un noble assemblage de héros patriotiques. Désormais, en lisant leurs exploits, on oubliera les Termopyles.

"Quand j'ai participé à l'arrestation et à l'exécution de John Brown (accusé et convaincu de trahison devant des juges et un jury impartiaux, et qui, par parenthèse, a depuis été

fait Dieu), j'étais fier de la petite part que j'ai prise à cet événement, parce que je croyais avoir fait mon devoir et que j'avais aidé mon pays à faire un acte de justice. Mais ce qui était un crime pour le pauvre John-Brown est maintenant considéré (par eux-mêmes) comme la plus grande et la seule vertu du parti républicain tout entier. Étrange transformation! Le vice devient vertu simplement parce qu'il est le partage d'un plus grand nombre!

"Je pensais alors, comme aujourd'hui, que les abolitionnistes étaient les seuls traitres du pays, et que le parti tout entier méritait le même sort que le pauvre vieux Brown, non parce qu'ils veulent abolir l'esclavage, mais à raison des moyens qu'ils ont toujours tenté d'employer pour effectuer cette abolition. Si Brown était vivant, je doute qu'il voulût tourner l'esclavage contre l'Union. La plupart, ou beaucoup au Nord maudissent l'Union, et cela ouvertement, si le Sud doit se rallier en conservant un seul des droits qui lui sont garantis par tous les liens qu'autrefois nous rêverions comme sacrés. Les gens du Sud n'ont pas à choisir. C'est l'extermination ou l'esclavage pour eux-mêmes (pire que la mort). Mon choix est fait.

"J'ai aussi beaucoup étudié pour découvrir sur quel fondement le droit pour un Etat de se séparer a été dénié, lorsque notre non-méme, Etats-Unis, et la Déclaration d'Indépendance, prévoient la sécession. Mais ce n'est pas le moment de discuter. J'étais à la hâte. Je sais comme on me taxerait de folie si j'entreprenais une pareille tâche, quand ce n'est qu'un nombre d'amis et tout pour me rendre heureux; quand ma profession seule m'a gagné un revenu de plus de vingt mille dollars par an, et quand une grande ambition personnelle dans ma profession m'y ouvre un si large champ à mon avenir.

"De l'autre côté, le Sud ne m'a jamais accordé un mot de faveur; c'est un pays où je n'ai pas un ami excepté sous le sol; un pays où je ne pourrais être que soldat ou meurtre. Tout abandonner du premier pour le dernier, sans parler de ma mère et de mes sœurs que j'aime si tendrement quoiqu'elles aient des opinions si différentes des miennes paraît insensé; mais Dieu est mon juge. J'aime la justice plus qu'un pays qui la renie; plus la renommée que la richesse; plus (que Dieu me pardonne si j'ai tort!) le chemin du bien, fat-ce celui de la proscription, que le repos au foyer. Je n'ai jamais été sur un champ de bataille; mais, oh! mes citoyens! si vous pouvez tous voir la réalité ou les effets de cette horrible guerre, comme je le suis (dans chaque Etat sauf en Virginie), je sais que vous penseriez comme moi, et vous prierez le Tout-Puissant d'inspirer au Nord un sens de droit et de justice (s'il n'est pas un seul instant de pitié), et d'apaiser cette soif de sang entre nous qui chaque jour devient plus ardente. Il n'y a rien que l'humanité qui le soutient, et aujourd'hui encore, je regarderais ma vie comme rien pour le voir ce qu'il est. Oh! mes amis, si les terribles scènes des quatre dernières années n'avaient jamais eu lieu, ou si ce qui s'est passé n'avait été qu'un rêve dont nous puissions aujourd'hui nous réveiller, avec quel débordement de cœur bénirions-nous Dieu et priions-nous pour qu'il nous continuât ses faveurs! Coûtent-ils j'ai aimé le vieux drapeau! Il y a quelques années, il n'en était pas un autre plus sûr et plus immaculé tout le monde; pût s'engourdir. Mais depuis j'ai vu et j'ai entendu les actes de sang dont il a été fait l'écoulement, et j'ai pleuré de penser ce qu'il est devenu. Oh! combien j'ai tardé à voir les choses; de sang et de mort qui enveloppent les plus qui souillent sa beauté et ternissent son honneur. Mais non, jour par jour il a été lavé de plus en plus bas dans la cruauté et l'oppression, jusqu'à ce que, aujourd'hui, à mes yeux, ses brillantes zones rouges me semblent d'être raies de sang à la face du ciel. L'ancien objet de mon admiration et mes gloires m'apparaissent comme un rêve. Mon amour aujourd'hui est pour le Sud seul. Et je ne regarde plus comme un déshonneur de tenter de faire un prisonnier de cet homme à qui il doit tant de misère. Si je réussis, je m'y réfugie dans un trou. On dit qu'il a trouvé ce dernier fossé dans le Nord à son long temps fait une moquerie et où il s'est efforcé si longtemps de le pousser, oubliant que ce sont des frères et qu'il est impolitique de pousser un ennemi à la folie. Si j'y arrive sain et sauf, et vous verrez si je dis vrai, je demanderai fièrement qu'il me soit permis de triompher ou de mourir dans le même fossé où il doit périr.

"Un confédéré en service sous sa propre responsabilité.

Signé: J. WILKES BOOTH."

Il paraît résulter de cette lettre que la conjuration dont Booth était la tête n'avait primitivement pour objet que de faire le Président prisonnier. On a vu déjà qu'un homme arrêté à Baltimore a déclaré qu'il avait fait partie d'une conspiration ayant pour but d'enlever M. Lincoln pour obtenir en échange la relaxation de tous les confédérés prisonniers du Nord. Il y a probablement connexion entre ce fait et le projet révélé par la lettre de Booth. Comment ce plan primitif s'est transformé, c'est ce que révélera sans doute la suite de l'enquête.—C. des E.-U.

ETATS-UNIS.

Les bruits annonçant la reddition de Johnson et de son armée au général Sherman ont été démentis. La seule chose qu'il y a eu, c'est une suspension d'hostilités consentie par les deux chefs militaires. Il est tenu ensuite une conférence à laquelle assistait le ci-devant secrétaire de la guerre à Richmond, le général Brickeridge.

Voici ce que l'on décide:

1° Les armées confédérées maintenant en campagne maintiendront le strict quo jusqu'à ce qu'avis de la rupture de l'armistice ait été donné par l'un des deux commandants généraux à son adversaire, en accordant un délai raisonnable, soit quarante-huit heures.

2° Les armées confédérées existant actuellement seront débandées et conduites dans les capitales de leurs Etats respectifs, elles déposeront leurs armes et les propriétés publiques dans les armées de l'Etat. Officiers et soldats jureront de s'abstenir de tout acte de guerre, et se